

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XII

MONTREAL, 25 AOUT 1900.

No 264

SOMMAIRE

Une étrange question, *Vieux-Rouge* —
Opérations Inventoriales, *Libéral* —
Nos jeunes... littérateurs, *Un Ancien* —
— Incertitude dissipée, *Catholique* —
Chronique, *Rigolo* — Labeur de pape,
Jean de Bonnefon — Après une lecture,
André Theuriot — L'Invisible,
Maurice Montégut — Pour vous, Mes-
dames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le REVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au RÉVEIL est TROIS PIASTRES par année.

UNE ETRANGE QUESTION

Le *Journal* pose une étrange question et je suis sûr que son rédacteur-en-chef aurait pu donner une réponse beaucoup plus concluante encore que la mienne.

Mais voilà :

La galanterie de M. Royal est si bien connue qu'il n'ose pas dire la vérité vraie, de crainte de faire de la peine aux personnes intéressées.

Comme je ne possède pas cette excellente réputation de *ladies' man* que mon confrère n'a pas usurpée, tant s'en faut, je vais répondre à la question qu'il pose avec la franchise brutale qui caractérise un peu tout ce que j'écris, et qui m'a toujours empêché de récolter parmi le beau sexe des succès bien mérités sous tous les autres rapports.

Je m'en suis facilement consolé en raillant ces dames toutes et quantes fois que l'occasion m'en a été offerte.

Voici la question :

C'est toujours un grand malheur pour un pays d'avoir à sa tête des hommes médiocres.

Le Canada en subit la triste expérience depuis quatre ans.

La dernière en date ou du moins dont le public a connaissance est la publication faite " par autorité " d'une espèce de Manuel sur la situation des femmes en Canada. Ce bouquin, traduit et imprimé ici, a été envoyé à Paris où nos employés de l'exposition sont chargés d'en faire la distribution gratuite à tout venant qui sait l'anglais.

Est-ce un livre de sociologie pure, ou bien un plaidoyer de féminisme plus ou moins outrancier ? Sommes-nous si avancés dans la solution des graves et troublants problèmes du capital et du travail, que sir W. Laurier n'ait pas hésité à communiquer notre précieuse expérience et nos lois extraordinaires aux nations du continent européen ?

Qu'est-ce enfin que ce Manuel ?

Ce *Manuel* n'est ni un fascicule, ni un opuscule, ni un pamphlet, ni une brochure, ni un livre bleu, c'est tout simplement un prétexte.

A l'époque de l'avènement des libéraux au pouvoir, à Ottawa, il avait été officiellement décidé en France que l'Exposition Universelle aurait lieu en 1900. C'est alors que plusieurs dames qui font dans les gazettes, et de vieilles demoiselles qui avaient embrassé le célibat parce que c'était la seule chose qu'elles passent embrasser, résolurent de se faire payer un voyage par notre paternel gouvernement.

(Une parenthèse. Avez-vous remarqué que la plupart de ces vieilles demoiselles ont généralement le nez et le menton ciselés en arbalète ?)

Je continue.

Pour arriver à ce but, elle se formèrent en une association nombreuse dans laquelle tout le monde était Orateur, afin de réussir à maintenir l'ordre.

Je crois que c'est l'expression consacrée dans le langage parlementaire.

Des assemblées nombreuses furent convoquées, et l'on finit par élaborer un pro-

gramme qui a déjà été publié dans les colonnes du *REVEIL*. Il s'agissait tout bonnement de demander des opinions sur les devoirs de la femme, son rôle dans la société, et tout un tas de choses aussi importantes.

Après avoir reçu une *barge* de paperasses, on en fit la compilation, et si je ne m'abuse, je crois même que ce fut traduit.

Il ne fallait pas perdre une occasion aussi excellente de donner un bon job d'impression à un journal ami.

Dès lors, l'affaire était dans le sac ; il était décidé en principe que le Canada serait représenté au Congrès International des Femmes. Il ne s'agissait plus que de nommer les heureuses voyageuses, et on dit qu'il s'engagea une lutte ardente entre les diverses concurrentes qui étaient aussi nombreuses que le sable des plages.

C'est pour cela que je vous dis que le *Manuel* n'est pas un livre, mais un prétexte.

Si l'hon. Sydney Fisher avait daigné me consulter, lui qui est économe, je lui aurais donné une définition bien simple et bien exacte du rôle de la femme, et ça ne lui aurait pas coûté un sou.

J'ai déjà donné cette définition dans ces colonnes, mais, au cas où on l'aurait oubliée je la répète :

Ce rôle se borne tout simplement à fabriquer des citoyens pour les envoyer se faire tuer aux dépens du pays dans l'Afrique-Sud, faire cuire sa soupe et servir chaud.

Je veux bien être pendu s'il est nécessaire de dépenser des milliers de dollars pour imprimer un *Manuel* dans le but unique d'enseigner aux femmes les choses les plus naturelles du monde.

Le gouvernement aurait mieux fait de

choisir de bons et braves ouvriers qui auraient pu aller là-bas étudier les diverses branches d'industrie et revenir ensuite au Canada pour faire bénéficier leurs compagnons des connaissances qu'ils auraient acquises.

C'eût été plus pratique.

VIEUX-ROUGE.

Operations Inventoriales

II

Dans notre premier article, nous nous sommes efforcé de démontrer qu'en prenant vis-à-vis le gouvernement d'Ottawa l'attitude dans laquelle nous nous sommes maintenu depuis de longs mois, nous ne faisons que défendre le parti libéral contre ceux qui se maintiennent au pouvoir en son nom et, par un effet d'inconcevable ingratitude, veulent l'entraîner avec eux à la perte finale.

C'est sir Hector Langevin, croyons-nous, qui, à une période de crise dans le parti conservateur, s'écria : " Il n'est pas nécessaire que tout l'équipage périsse " !

C'est aussi notre opinion.

Nous lançons à notre tour ce cri, en ajoutant que ceux qui peuvent se sauver dès maintenant seront les hommes qui, dans l'avenir, recommenceront l'œuvre, en ayant bien soin, cette fois-là, de ne plus remettre la barre du gouvernail et la clé de la soute aux poudres en des mains malhabiles ou adverses.

Tous les gouvernements, même les mieux établis, ont toujours l'abîme au-dessous d'eux, comme les plus forts navires.

Or, que dire de chefs qui, n'ignorant pas cette grande vérité, ont négligé les plus élémentaires précautions et éliminé des

premiers rôles du personnel, les partisans reconnus pour leur dévouement et pour leur prudence inaltérable.

En 1896, quand le gouvernement Laurier prit les rênes de l'administration du Canada, il se trouva dans des circonstances tellement heureuses et propices, qu'on n'en retrouve pas l'équivalence dans notre histoire politique, à quelque époque qu'on veuille se reporter.

L'enthousiasme et l'union régnaient, les populations étaient disposées à lui accorder comme temps et pour ses expériences la latitude la plus étendue. On savait qu'on ne renouvelle pas du jour au lendemain un état de choses qui dure depuis vingt ans; aussi ne manquait-il pas de gens, parmi les plus pressés, pour conseiller au nouveau gouvernement de bien calculer son élan pour faire de la bonne et de la belle politique.

Mais il ne s'en est certes pas trouvé dans nos rangs, à nous, pour souffler le conseil de se hâter de commettre des sottises et des erreurs fondamentales dès l'aurore du règne.

Néanmoins, ce n'est pas encore là-dessus que nous entendons appuyer aujourd'hui.

A un autre tantôt l'action et l'omission politique. Il y a un autre point.

Le gouvernement Laurier, en débutant, était riche de l'expérience qui se dégageait de tout le règne de feu Alexander Mackenzie et des cinq dernières années du régime des conservateurs relativement à la conduite à tenir vis-à-vis les amis.

Le chef, M. Laurier, en savait quelque chose des causes qui amenèrent la défaite du gouvernement du vieux grognon de Lambton. Il avait été ministre sous lui. Il avait gémi pendant des années, dans le gilet de ses gens de Québec, sur les tacti-

ques casse-cou de Mackenzie. Il était donc riche de l'expérience acquise à cette époque.

Que lui rappelait cette expérience ?

Plusieurs choses irréfragables, dont une des principales est que le gouvernement qui gêne, puis malmène et enfin bouscule systématiquement ceux à qui il doit le jour, ressemble à quelqu'un qui s'attaquerait tour à tour à tous les piliers qui soutiennent une structure.

Brisez la colonne du temple et le temple tombera, c'est une phrase qu'aimait à dire et à redire M. Laurier par allusion à la disparition de feu sir John.

Nous la lui rappelons en lui demandant si le groupe des fidèles d'antan, des lutteurs des mauvais jours, ne constitue pas la principale colonne du temple, c'est-à-dire du parti ?

Qu'ils en disparaissent, sera-ce sur des types vagues, à peine naturalisés dans le clan, que le parti pourra reposer en toute sécurité ?

M. Laurier nous permettra de lui rappeler un fait qu'il n'a pas dû oublier.

C'était le soir du 17 septembre 1878.

Les libéraux de Québec s'étaient portés vers les bureaux de *l'Événement* pour recevoir les rapports de la votation close à cinq heures.

M. Laurier, M. Pelletier, aujourd'hui sénateur, M. Fabre, aujourd'hui à Paris, tenaient le haut de la grande table où l'on étalait les dépêches et établissait les résultats.

Les mauvaises nouvelles succédaient aux mauvaises nouvelles. Et, aussi, le groupe des gens qui entouraient M. Laurier s'éclaircissait progressivement, sans bruit, pour aller un peu plus loin, aux bureaux du *Canadien*, où M. Tarte annonçait de sa

voix stridente l'écrasement d'un.... d'un gouvernement de... de... réprobation.

Vers onze heures, Fabre, qui a toujours en la transigeance d'un Talleyrand, s'écria :

— Eh bien, Laurier, avec *vo*tre s... libre-échange, tu vois où *vous* en êtes...

Laurier prit un temps comme au théâtre et répondit avec des larmes dans la voix :

— Fabre, tu te trompes. Mackenzie a voulu chasser les amis du parti. Ils en sont sortis, voilà tout.

M. Laurier doit se rappeler cela.

Il sait aussi que les chefs conservateurs, de 1892 à 1896, surtout, ont imité Mackenzie, qu'ils ont mis hors du parti des gens qui en avaient été les assises.

L'éroulement ne se serait pas fait, que cela aurait tenu du prodigieux et du miraculeux. Or, en politique comme en affaires, il n'est pas de mode courante de compter sur le prodige et le miracle, pas plus que sur le sentimental.

Comment se fait-il que, riche de cette expérience, M. Laurier ait dépassé, dans une voie néfaste, *suicidale*, les Mackenzie, les Abbott et les Thompson ?

C'est une vraie guerre que l'on a faite aux libéraux vrais depuis quelques années et l'on s'étonnerait que l'histoire se répâtât ? Ah ! vous nous avez fait la guerre, nous l'avons compris, aussi avons-nous retiré... du parti.

In all the trades of war, no feat
Is nobler than a decent retreat.

LIBÉRAL.

SAGE PREVOYANCE.

Nos organes les plus délicats et les plus exposés aux influences extérieures sont ceux des voies respiratoires. Au moindre trouble qui s'y produit, il faut prendre du BAUME RHUMAL.

Les jeunes ... litterateurs

D'aucuns seraient d'avis d'en rire.

Eh bien, moi, j'avoue que cela m'attriste, me fait l'effet d'un genre de folie, douce il est vrai, mais qui ne diffère du gâtisme caractérisé que par l'âge des malades.

Il s'agit de cette école littéraire composée d'écopiers d'hier, bons enfants, mais auxquels des journaux dirigés par des farceurs ou des ignorants, ont insufflé l'idée qu'ils étaient déjà des écrivains merveilleux, des poètes-phénomènes.

Ces pauvres enfants, qui auraient peut-être encore étudié, se sont mis à produire.

Ils se sont recherchés, groupés. Ils harcèlent les éditeurs sérieux de leurs avortons, se font de grosses peines ou esquissent de noires colères, quand on ne prend pas même la peine de leur renvoyer vers ou prose.

Ils se gobent entre eux dans des proportions qui touchent à une manière d'érotisme littéraire.

Je n'en veux pour preuve que l'incommensurable "silhouette littéraire" charpentée par un de ces jeunes à l'adresse d'un autre jeune.

Il s'est trouvé un journal pour publier cela. Il est vrai que ce dernier a surtout pour spécialité la musique légère, et que son sous-titre nous apprend qu'il est organe "fantaisiste."

M. E. B., le silhouettiste, débute ainsi :

"Une certaine crainte que je ne m'explique pas, un mal étrange, indéfinissable, comme celui qu'on ressent au moment d'oser un pas périlleux, s'empare de moi au moment où je vais tenter d'esquisser cette figure si peu ordinaire."

Cette entrée en matière laisse clairement entendre que nous devons nous préparer au "portraicturage" d'un personnage presque hyperbolique, à l'analyse d'une œuvre que le scalpel littéraire le plus dextrement manié n'a pu encore présenter sous un jour acceptable.

Le grand Laharpe s'appropriant, dans sa grande *Histoire de la Littérature française*, à nous présenter le grand Corneille, n'était pas autrement troublé.

Maintenant, voyons ce qu'est "cette figure si peu ordinaire" :

"M. Emile N., voyez-vous, n'est pas un homme comme les autres : c'est un poète, un vrai poète, un poète idéal, pareil à ceux qui hantent les rêves des jeunes pensionnaires, portant sur son front le signe distinctif de la vocation."

Ouf! Double ouf!! Centuple ouf!!!

Si ce Monsieur Emile N., un poète que personne ne connaît, peut donner lieu à un pareil patati-patata, qu'est-ce que M. Emile B., pourrait donc pondre s'il s'agissait de Rostand ou de Coppée ?

C'est avec stupeur que je me pose la question.

Le "silhouetté" n'est pas un homme comme un autre, et cela pourquoi ?

Parce que c'est un poète, un vrai poète, un poète idéal, et il l'est tellement, qu'il est arrivé au suprême triomphe, qui consiste à hanter les rêves des jeunes pensionnaires.

Et à part cela, il porte au front un signe distinctif. Lequel ?

Victor Hugo n'en portait aucun. Chapman, lui-même, n'en a point, que je sache.

Mais si M. Emile B., ne nous décrit pas le signe que porte dans le circuit frontal M. Emile N., il nous offre autre chose.

Et cette autre chose est un vrai régal. Voici dans toute l'idéale idiotie :

"Chevelure noire, abondante et négligée, aux mèches légèrement ondulées à la Maurice Rollinat, grands yeux aux reflets d'acier dont la prunelle se dilate et brille parfois d'un feu étrange. Sa bouche, sur laquelle se dessine un sourire doucement triste, ne semble avoir été formée que pour réiter des vers. Il marche à longs pas, le corps penché et la tête légèrement inclinée en arrière, comme si son regard avait besoin de s'élever au-dessus du monde réel pour aller se perdre dans les infinis azurés, au pays bleu du rêve. Sa voix est grave et traînante, avec un léger accent anglais, qui n'est pas dépourvu de charme. Tel est au physique M. Emile N."

Écoutez, lecteurs et lectrices : voulez-vous savoir mon opinion, à moi ?

Eh bien, ce n'est pas M. Emile N., qui est un homme pas comme les autres, c'est M. Emile B., le peinturluriste, le prosateur.

C'est lui qui est idéal.

C'est lui qui est de taille à tourner les sangs des petites pensionnaires.

C'est lui qui devrait avoir au front un signe distinctif...

Que dis-je ? un... Dix-huit millions, et ce ne serait pas du favoritisme.

Revenons sur nos pas.

M. Emile B., ressemble à s'y tromper à Maurice Rollinat... par la chevelure.

Vous avez dû remarquer que ces jeunes poètes sans vers et sans poésie, c'est-à-dire idéaux, ressemblent toujours à quelque vrai poète par le nez, le poil chevelu ou encore par la façon de siroter une verte, mais jamais par seulement un hémistiche ou une couple de rimes ?

Le nôtre ressemble donc à Rollinat. En sus—et sans préjudice—il a des reflets d'acier et du feu étrange.

C'est peut-être cela qui turlupine les petites pensionnaires.

Mais il y a un revers : le sourire est doucement triste.

Et la démarche crochement droite, je suppose, car quand on prend de cette espèce de silhouette-là, le plus c'est le mieux.

Qu'il marche à longs pas, le jeune infortuné—à côté duquel feu Gilbert serait un heureux du jour—nous ne lui en ferons pas querelle, mais qu'il ait le corps penché en avant et la tête inclinée en arrière, c'est ce que nous ne pouvons déceimment tolérer.

Il y a un bout à ne pas être un homme comme un autre.

Et je ne vois pas bien ce qu'il peut y avoir d'idéal dans un individu qui, sous prétexte de chercher des hiatus entre les nuages, donne à son corps l'architecture d'un Z italique placé à rebours.

Mais l'œuvre littéraire, les vers, les arrhes données par M. Emile N., aux Muses ? C'est l'important ! Il nous en faut ! On ne demande que ça !

Hélas ! arrivé à ce moment psychologique, M. Emile B., perd sa fougue et sa ferblanterie adjestivale.

Il passe la parole à un autre, une troisième célébrité dont le nom m'était encore moins connu

que les deux précédents, lesquels n'avaient jamais frappé mon œil ou mon oreille.

Le nouveau venu n'est pas une machine ordinaire non plus, je vous en passe la Bible.

Pour lui, M. Emile N. est "avant tout un dilettante du mysticisme chez qui la piété peut parfois passer pour être impie. Mais ses vers "seront oubliés parce que lui, l'auteur, possède "trop le culte du mot et de l'épithète, parce "qu'il recherche l'éclat de la phrase, qu'il se "laisse bercer à sa musique et qu'il croit au "prestige des sonorités."

Et remarquez bien que je donne le texte !!!

Voilà un jeune poète qui est idéal, hors de l'humanité, mysticiste, un pieux impie, un corps fait autrement qu'à l'image de son Créateur, et, bang ! on nous apprend que ses vers seront oubliés... pourquoi ?

Parce qu'ils ne contiennent que des mots et pas d'idée, du grelot et pas de sens, du tam-tam et pas de poésie ..

A moi, à vous, lecteurs et lectrices, ça ne peut faire un pli. Ces vers-là, ni vus ni connus dans nos parages.

Mais quand on lit des choses pareilles dans son journal, n'est-ce pas à pleurer ? Et dire que les papas ne savent peut-être point à quels dérèglements se livrent ces produits de nos colléges...

D'aucuns diront qu'il faut rire.

Moi, je déclare qu'il faut plutôt s'attrister.

UN ANCIEN

AUX SOURDS—UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnement d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON. a remis a cet institut la somme de 25,000 frs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement, S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

TOUJOURS LE MÊME.

Quelle terrible maladie que la consommation. On la prévient avec le BAUME RHUMAL et quand elle est déclarée on la guérit avec ce précieux remède.

INCERTITUDE DISSIPEE

Il semble avoir été décrété de toute éternité que Tardivel sera toujours mon sauveur. Je le rencontre sur mon chemin chaque fois qu'une question épineuse me tarabuste.

Depuis la mort du roi Humbert, je me posais un point d'interrogation (?) véhément pour savoir jusqu'à quel degré d'excommunication ce gaillard-là avait eu la veine de parvenir, et je me creusais la cervelle pour découvrir le châtimeut adéquat qui lui serait dévolu, sans parvenir à trouver une solution satisfaisante.

J'avais résolu de laisser le roi Humbert à son misérable sort, lorsque mon excellent ami Tardivel — un puits de science théologique — m'a fait savoir par son organe, que la situation aujourd'hui occupée par le feu roi d'Italie est encore très convenable, vu ses antécédents envers l'Eglise.

Je savais bien qu'un vulgaire laïque qui s'avise de trouver à redire lorsqu'un curé, ou même un simple vicaire, voie l'affection d'une paroissienne à son mari, est digne de toute la réprobation que la charité cléricale peut trouver pour blâmer une conduite aussi scandaleuse de la part de celui qui est lésé.

C'est dans l'ordre.

Mais je me demandais avec terreur quel pourrait bien être le châtimeut d'un potentat qui détient *illégalement*, c'est le mot consacré, les biens du Pape.

Je m'imaginai qu'il n'y avait pas de supplice assez terrible pour punir un attentat aussi odieux, mais il paraît que je me suis trompé, et c'est Tardivel, appuyé sur l'autorité d'un certain abbé Lambert, qui me renseigne et m'assure que ce n'est pas aussi grave que je me l'étais figuré au premier abord.

Je découpe dans la *Vérité* l'entre-filet suivant que je reproduis avec bonheur, pour réjouir le cœur de mes fidèles lecteurs, qui pourront constater à quel genre d'excommuniés ils appartiennent, eux-mêmes et se conduire à l'avenir en connaissance de cause :

M. l'abbé L. A. Lambert, directeur du *Free-*

man's Journal, de New York, discute cette question dans son numéro du 18 août.

Il exprime l'avis que le roi Humbert appartenait à la catégorie des excommuniés *tolerati*.

Il y a deux catégories d'excommuniés, dit le docte rédacteur du *Freeman's Journal*, la catégorie des *vitanti*, ceux qu'on doit éviter, et la catégorie des *tolerati*, ceux qu'on peut tolérer.

Les excommuniés, des deux catégories, n'ont pas le droit d'assister au saint sacrifice de la messe. Et aucun prêtre ne peut dire la messe lorsqu'un excommunié *vitandus* est présent.

Les excommuniés de la seconde catégorie n'ont pas le droit d'assister à la messe, mais s'ils y assistent, le prêtre peut ignorer leur présence, comme il peut ignorer la présence des non catholiques ordinaires, des francs-maçons et des autres sectaires, et même des impies et des païens, et célébrer les saints mystères en leur présence.

Le feu roi Humbert ayant parfois assisté à la messe qui se disait au Quirinal et toujours à la messe de *requiem* qui se disait chaque année pour le repos de l'âme de son père, à l'église de Sainte-Marie-aux-Martyrs (ancien Panthéon), le rédacteur du *Freeman's Journal* en conclut que le dernier roi d'Italie appartenait à la catégorie des excommuniés *tolerati*; autrement, aucun prêtre n'aurait pu dire la messe en sa présence.

Le nouveau roi d'Italie, Victor-Emmanuel III, doit être dans la même situation que son père, par le fait qu'il continue l'usurpation sacrilège des Etats pontificaux inaugurée par son grand-père Victor-Emmanuel II.

Il ni reste à demander à mon ami Tardivel une nouvelle faveur, et, c'est de me dire à quelle catégorie appartiennent les Canadiens excommuniés par leur curé ou même par leur archevêque — qui n'a aucun droit canonique de frapper d'excommunication sans en référer d'abord à la Sacrée Congrégation.

Il y en a déjà plusieurs en ce pays, et si j'en crois ma mémoire, généralement fidèle, je me rappelle que certains actionnaires du *Canada-Revue* sont morts sans se reconnaître, ou sans cesser de retenir leurs actions.

Ceux-là devraient être dans la catégorie des *tolerati*, car ils ont été inhumés avec tous les honneurs que leur richesse méritait.

C'est égal, voilà un point important éclairci; j'éprouve du soulagement, mais j'aimerais mieux en avoir le cœur net tout de suite et du moment

que je trouve un théologien aussi éminent que ce cher Tardivel pour me mettre sur la bonne piste, je lui demanderai encore une petite concession et je le prierai de me renseigner tout à fait pour mettre ma conscience à l'abri de tout scrupule quant à mon cas particulier.

CATHOLIQUE

CHRONIQUE

On annonce que Tarte va quelque part dans l'Ouest pour lieutenant-gouverner ces gens-là : Tant pis pour eux.

* ** *

L'hon. M. Laurier, a remporté, paraît-il, un succès phénoménal lors de sa visite au Cap-Breton.

C'est malheureux pour lui, car il est capable de croire que ce sera la même chose d'un bout à l'autre du pays.

* ** *

Pourrait-on connaître l'opinion de nos puristes canadiens sur le fait que les auteurs français ne se gênent nullement pour fabriquer un mot, quand ça fait leur affaire ?

* ** *

SANS DÉLAI.

N'attendez pas à demain pour soigner votre rhume qui ne ferait que s'aggraver. Prenez de suite du BAUME RHUMAL et vous éviterez les complications

77

* ** *

Je viens de découvrir une perle qui ne déparerait pas trop les colonnes d'annonces de mes grands confrères quotidiens. C'est probablement l'œuvre d'un agent de publicité quelconque qui s'est imaginé qu'il pouvait faire de la traduction après s'être décerné à lui-même des certificats de capacité. Voici le poulet :

" L'attention aux étrangers ainsi qu'aux Montréalais. Durant le mois d'août ceux qui ont besoin d'Hardes Faites pourront être acquis à une valeur exceptionnelle chez Adler, le Drapier, coin des rues Craig et Coté. Nous offrons durant

ce mois une quantité de pantalons de travail, en tweed, pour hommes, bon butin, fort, avec des poches résistantes et bien taillées, à \$1.00, valant \$1.75. Nos habillements de première classe de \$12.00 pour \$10.05 et ainsi tout en proportion. Je désire vendre la balance de mon stock d'été absolument au prix coûtant, n'ayant pas de place pour le mettre. J'ai un bel assortiment d'habillements pour les enfants et les garçons à très bas prix, et je sais que je puis satisfaire tout le monde. Mon magasin est au coin des rues Craig et Coté, où vous serez servi galamment, et où l'on vous montrera le plus nouveau et le meilleur assortiment de stock dans Montréal.

RIGOLO.

LA GRIPPE..... LA GRIPPE.....

Oh cette grippe.... Qui nous en débarrasserait si nous n'avions pas le BAUME RHUMAL.

78

RIRE ET PLEURS

A une certaine époque dans la vie de la jeune fille son caractère se ressent du travail de transformation qui s'accomplit chez elle. Elle travaille avec moins d'entrain à ses leçons, et, le soir, après une journée fatigante, elle a quelquefois une crise de pleurs ou de fou rire, un état nerveux aussi désagréable pour la jeune fille qui en est atteinte, que pour son entourage. En même temps, elle souffre physiquement, elle a des maux de tête, des malaises de toute nature, des envies de vomir et parfois des vomissements; ces symptômes accusent un état anémique auquel il convient d'appliquer les grands remèdes afin de ne pas donner au mal le temps d'empirer et de prendre des proportions alarmantes. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard constituent le remède souverain par excellence de cet état nerveux qui est la conséquence d'un appauvrissement de sang. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale France-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

Abonnez-vous au REVEIL.

LABEUR DE PAPE

Pendant que les agences télégraphiques agitent leurs fils autour d'un pape malade, affaibli, impotent, ce même Souverain Pontife se montre, au contraire, semblable à ces fleurs pâles qui à la chute du jour, se dilatent au lieu de se replier sur elles-mêmes. Hier, il étonnait les évêques nouveaux de Grenoble et de Beauvais en parlant du moindre détail où se complique l'administration de ces diocèses. Demain, il recevra le nouveau primat de Normandie que les Normains, toujours habiles à se reprendre quand ils se sont trompés, accablent d'hommages admiratifs.

L'autre jour enfin, Léon XIII a présidé lui-même la difficile Congrégation où se discutent les béatifications en gestation.

Cet incident fixe l'intérêt sur la fabrication officielle des saints, à l'heure où les difficultés poussent comme des ronces, autour des procès de Jeanne d'Arc, d'Innocent V et de M. Ollier, candidats à l'auréole.

Vue de loin, l'Eglise canonisante est l'expression la plus haute de l'Eglise triomphante. Ils accumulent les lourdes gloires de la responsabilité, les hommes qui osent dire d'un autre homme : celui-là est un saint. Cette proclamation est deux fois plus orgueilleuse que celle de l'homme qui ose juger, condamner et châtier son semblable, sous prétexte qu'il le croit coupable.

Mais la beauté du spectacle diminue, si l'on ose regarder de près ce que l'on admire de loin.

L'Eglise se défend avant tout de faire des saints : elle leur donne seulement l'authentique, la marque de fabrique qui permet à ces pieux défunts d'avoir sur terre un autel comme ils ont tabouret dans la cour céleste.

La Congrégation ou ministère des Rites a la charge, l'honneur et le magnifique profit de ces procès. Car, s'il faut aimer et pratiquer la pauvreté pour être saint pendant sa vie, il paraît nécessaire d'avoir des commanditaires très riches pour être sanctifié après sa mort.

Une canonisation coûte plus de *deux cent mille francs*, ce qui permet à un prélat de dire après le procès de saint Benoît-Labre, le mendiant : Le

plus étonnant miracle accompli par ce pauvre est d'avoir trouvé l'argent nécessaire à sa canonisation.

Les frais sont acquittés par un Etat, un ordre religieux, un diocèse. Quand une famille veut à elle seule payer l'aureole d'un de ses membres, elle risque de mourir de faim avant le succès. Le prince Falcoueri demanda ainsi la canonisation de sainte Julienne, sa parente. Et le soir de l'illumination de Saint-Pierre, pendant que le peuple de Rome célébrait la fête, le vieux patricien ruiné réunit ses enfants et leur dit : " Soyez désormais des anges, mais pas des saints, cela coûte trop cher. "

La taxe n'est en rien mystérieuse. Elle a été publiée par ordre de Benoît XIV, et n'occupe pas moins de vingt feuillets grand in-4^o. Elle est insérée dans le grand ouvrage de 1741, intitulé : *De la béatification et de la canonisation des saints*.

Urbain VIII a réglé la marche du procès : l'évêque local fait une première instruction qu'il transmet à la congrégation des Rites sous pli cacheté. Pour ouvrir ce pli et les plis suivants, il faut un décret des Révérendissimes Pères. Le motif est que chaque décret doit être payé. L'évêque choisit un postulateur prélat qui n'a pas de traitement, mais accepte un cadeau. Le postulateur choisit un avocat qui touche des honoraires.

Tous les écrits du candidat sont recherchés et réunis : la moindre erreur contenue dans une lettre suffit à écrouler l'affaire. C'est ainsi que le procès de M. Ollier, fondateur des Sulpiciens, est en actuelle déroute. Le Père Lainez, jésuite, a manqué sa vocation de saint parce qu'on n'a jamais pu déchiffrer les manuscrits de cette sage et prudente personne d'Eglise.

Le premier examen se résume en un rapport imprimé de 400 pages. Ici intervient le promoteur de la foi, ou avocat du diable, qui, tout le long du procès, lèvera des objections et touchera 2,400 francs par an. La Congrégation, réunie, entend l'avocat et le promoteur. Si l'avis est favorable au candidat, le pape déclare vénérable le serviteur de Dieu. Alors, commence la série des procès apostoliques divisés en deux parties : la

discussion générale et la discussion des artilses.

L'avocat du diable n'est pas tenu de croire ce qu'il dit ; il cherche les difficultés, et, s'il manque d'arguments sérieux, il peut se contenter des autres : saint Vincent de Paul fut accusé de priser, mais le promoteur de la cause le justifia par une ordonnance médicale.

A chaque réunion, la Congrégation prend un *vinresco* (lunch) aux frais du promoteur. Ce lunch ne peut pas coûter plus de trois francs par tête.

En trois réunions longuement espacées, la Congrégation examine les vertus, et le candidat doit les avoir toutes pratiquées. La moindre faute fait l'effet d'une vapeur sur un cristal. Elle ternit la mémoire du mort. Trois autres séances sont consacrées à l'examen des miracles. Le pape préside une septième assemblée. Après quoi, il signe le Bref de béatification. Le candidat a droit aux honneurs du culte.

Si, après cette béatification, d'autres miracles sont commis par l'intercession du bienheureux le procès de canonisation commence avec les mêmes lenteurs que le précédent. En cas de succès, le Pontife donne une bulle *urbi et orbi*. Et ces fêtes solennelles sont offertes à Rome, autrefois dans Saint-Pierre, aujourd'hui dans la *loggia*.

Il faut noter que la béatification n'engage pas l'infailibilité. La bulle de canonisation seule condamne à foi les incrédules, ceux-mêmes qui connaissent le tarif des nimbes.

Ce tarif a trois chapitres : confection du procès ; composés à payer en cour romaine ; sommes à verser pour les fêtes finales. Tout cela voisine avec deux cent cinquante mille francs, sans compter les enquêtes extraordinaires. Aussi, l'ordre mendiant des Franciscains a-t-il plus de saints que les autres ordres réunis. Les fils de saint François ne pouvant garder d'argent, ont fondé une caisse de canonisation. Le pape désigne un custode pour ce trésor : l'avant-dernier est même parti avec la caisse. Mais tout est réparé depuis lors.

La taxe de Benoît XIV est majestueusement défiante. Les traductions sont payées quarante et un centimes la page, les copies dix-sept centi-

mes, et, pour éviter toute fraude, le nombre des lignes, des mots, des lettres est fixé.

L'impression est un peu chère pour le temps modernes : les plaideurs ont le choix entre deux maisons celle de la Propagande, installée au Vatican, reçoit huit francs par feuille ; celle de Guerra demande neuf francs. Les juges doivent exercer gratuitement leur saint ministère. Mais ils peuvent accepter les cadeaux.

Les médecins chargés de contrôler les miracles reçoivent cent soixante et un francs vingt-deux centimes par constatation. Le chapitre des étrennes, le plus long dans le décret, est facultatif. Mais on assure qu'il est aussi le plus lourd. Le détail des cadeaux en nature termine le décret aux mois d'août et de décembre, les Révérendissimes Pères peuvent recevoir dix livres de café, dix livres de sucre et dix livres de cierges en cire. La note des fêtes est la plus longue : tout ce qui entre dans la *loggia* devient la propriété du chapitre de Saint-Pierre.

Les ornements, les tentures, les lampes, les calices, etc... Comme ces objets encombreraient à la longue les sacristies du palais, on a trouvé une combinaison ingénieuse ; le chapitre lui-même vend aux plaideurs les objets du culte. C'est donc le même matériel qui est vendu et racheté à chaque canonisation : les n'ont rien inventé. Il faut donner au pape un portrait du nouveau saint. Ce cadeau est payé dix mille francs. Les cardinaux ont droit à des tableaux plus petits évalués en bloc à douze mille francs avec les images gravées qu'il convient de distribuer à la foule. La vie du saint, relié honnêtement, coûte onze mille cinq cents francs. L'offrande au sacriste de Saint-Pierre est de huit mille huit cent-soixante francs. La Propagande la bulle coûte trois mille quatre cent-quatre-vingt-sept francs.

Après ces chiffres exposés, il faudrait être sot pour ne pas admirer la longue et généreuse conduite de la papauté dans les affaires du ciel, dont elle a l'intendance sur la terre.

JEAN DE BONNEFON.

ON N'EN VOIT PLUS.

Les maladies de poitrine ont toujours fait beaucoup de victimes, mais elle n'en font plus là où l'on fait usage du BAUME RHUMAL.

Après une lecture

Le poète que je viens de lire n'est pas précisément un "jeune", car il se nomme Théocrite et vécut au troisième siècle avant Jésus-Christ, tantôt à la cour des Ptolémées, tantôt en Sicile, près du roi Hiéron II. Il n'en est pas moins le plus "moderne" des écrivains grecs. Il nous semble presque un contemporain, tant par sa façon de sentir la nature que par le réalisme avec lequel il peint les passions débridées, les curiosités étranges, les mœurs plutôt légères des milieux très civilisés et très avancés où il a passé la majeure partie de sa vie. Je me l'imagine assez volontiers comme un de ces "déracinés" des époques décadentes dont M. Maurice Barrès nous a tracé les portraits. Fils de paysans syracusains, son enfance et son adolescence se sont écoulées au milieu des pâtres, dans une de ces gorges boisées qui descendent "vers la mer de Sicile", où les pins chantent si suavement, "où les abeilles bourdonnent si gaiement autour des ruchers". Il a appris son art dans les cénacles déjà raffinés où s'assemblaient les poètes Philéas de Cos, Asclépiade, Aratus et Lycophron; puis la pauvreté, "qui est la grande institutrice des laborieux efforts", et qui est surtout le lot des rimeurs, l'a poussé vers les grandes villes, autour des palais royaux, où les puissants du jour répandaient la manne de leurs bienfaits; il a chanté en beaux vers sonores la gloire des Hiéron et des Ptolémée Philadelphie. Ceux-ci paraissent d'ailleurs avoir maigrement rétribué ses louanges. Il envoyait vers eux, avec d'ingénieuses et élogieuses requêtes, les Grâces immortelles, et souvent elles revenaient impayées. Le poète les voyait plus d'une fois rentrer nu-pieds dans son étroit logis. "Elles l'accusaient, au retour, de les avoir dérangé en vain et, posant leur tête sur leurs genoux froids, elles s'asseyaient tristement près de la huche vide." De temps à autre, Théocrite se distrait de ses soucis dans la société mêlée qu'on rencontre toujours au fond des capitales, surtout dans le voisinage des palais. Il fréquentait chez les courtisanes ou chez les bourgeoises déséquilibrées en quête de galantes aventures; il soupait avec Cynisca ou Eunica, en compagnie

de soldats, de dompteurs de chevaux, de lutteurs et d'éphèbes aux mœurs équivoques. Mais tout d'un coup, las de cette débauche frelatée, la nausée lui montait à la gorge. La nostalgie des montagnes siciliennes le reprenait, et il se rappelait "la source vive qui jaillit du rocher, la source toute verdoyante de myrtes, de lauriers et de vignes sauvages, où les merles printaniers sifflent mélodieusement et où les rossignols leur répondent..." Le souvenir des brunes filles de la campagne cyracusaine chantait de nouveau dans sa tête et il s'écriait: "Partout le printemps, partout des prés verts, partout les mamelles des chèvres se gonflent de lait, là où passe la belle enfant; mais quand elle s'en va, les herbes se fanent et le chevrier lui-même se dessèche." Ou bien il revoyait comme en un mirage ces fêtes des moissons, ces "Thalysies" où, avec de joyeux compagnons, "assis sur de molles couches de joncs, à l'ombre des pampres, au chant des cigales, il buvait au frais un vin de quatre années, tandis que les pommiers et les poiriers abaissaient vers lui leurs branches lourdes de fruits."

Théocrite est un maître paysagiste. Ses vers sont imprégnés de la verte odeur des feuillées et de la salubre haleine des prés aromatiques. De tous les poètes grecs, c'est celui qui est le plus attentif aux choses de la nature et qui en parle avec le plus d'amour. Il décrit les moindres plantes avec la précision d'un savant et donne à ses descriptions la couleur et le charme dont un artiste a seul le secret: "La source s'étendait au creux d'une prairie; tout autour poussaient à foison les roseaux, la chélidoine bleuâtre, la verte adiante, l'ache touffue et le chiendent qui rampe; au milieu de l'eau, les nymphes menaient leur ronde... Eunice, et Mabis, et Nihéia aux yeux de printemps..." En même temps qu'il excelle dans la peinture du détail, il possède l'art des larges touches magistrales, et il trouve des cris à la Chateaubriand pour associer la nature aux douleurs humaines: "Adieu, lune radieuse, tu vas dormir au sein de la mer, mais, moi, comme avant, j'emporte mes peines d'amour qui ne s'endorment jamais!..."

Je viens de relire cette radieuse idylle des "Thalysies." On y a la sensation des routes

poudroyantes et des champs de blé baignés de soleil ; on y sent aussi la savoureuse odeur des fruits mûrs et de l'automne fécond. Théocrite semble s'y être portraituré lui-même sous le nom du chevrier Lycidas, "aux yeux rieurs et aux lèvres ironiques." On le voit cheminer allègrement dans la campagne ensoleillée, tenant en main un noueux bâton d'olivier, tandis que, sous le tremblement de l'air qui brûle "les lézards dorment parmi les ronces, et que les alouettes elles-mêmes se taisent." Sans souci des rayons aveuglants ni du chemin rocailleux, il chante à pleine voix les aventures du pâtre Comatas, qu'on avait emprisonné vivant dans un coffre, et que les abeilles venaient nourrir de leur miel, parce que les lèvres mélodieuses du berger étaient encore odorantes du divin nectar versé par les Muses : "O bienheureux Comatas, tu as goûté cette volupté non pareille et, prisonnier dans le coffre, pendant une année entière, tu t'es nourri du miel d'or offert par les abeilles ! Plût au ciel que je t'eusse connu de ton vivant ! Dans ton voisinage, menant paître mes chèvres sur la montagne, j'aurais entendu ta voix tandis que, couché sous les chênes et les pins, tu modulais doucement les chansons, ô divin Comatas !"

Après m'être réjoui de la musique de ces beaux vers tout résonnants de chants d'oiseaux et tout embaumés de l'odeur chaude de l'été, j'ai voulu les ruminer encore en plein air et, sans souci du soleil qui dardait, je m'en suis allé flâner du côté d'Antony et de Châtenay. En cet heureux pays, aux cultures variées, la campagne a un aspect luxuriant, plantureux, épanoui, qui met le cœur et les yeux en fête. Sur les versants des coteaux, des champs de fraisiers, de cassis et de framboisiers étalent des verdure foncées qu'égaient, çà et là, les ondulations argentées des seigles et le velours cramoisi des trèfles incarnats. Des pépinières de rosiers bordent les chemins, et les roses s'y ouvrent en pleine lumière. L'herbe foisonne sur les talus, et dans le frisson des vertes graminées, la floraison des coquelicots sème des taches éclatantes. Au long des jardins, d'énormes pivouines balancent leurs têtes rubicondes ; parmi les vergers, les bigarreaux et les griottes rougissent dans les feuillées. Cette végé-

tation exhubérante, sous ce grand soleil souriant, me remettait en mémoire les copieuses descriptions de la fête des Thalysies. Les notes rouges répandues dans la campagne réjouissaient mes yeux. Tout en me remémorant des passages entiers de Théocrite, je me plongeais avec allégresse dans un bain de nature ; je ne me lassais pas de marcher, et les heures se passaient sans que j'en eusse conscience.

Au coucher du soleil, à un détour du chemin gazonneux qui assourdissait le bruit de mes pas, je distinguai dans l'ombre des feuilles une jeune paysanne de vingt ans, une belle fille, bien campée sur ses hanches, au teint brun rosé, aux cheveux châtains ébouriffés et aux yeux luisants. Derrière cette belle fille, il y avait un cerisier dont les fruits mûrs rougissaient au crépuscule ; et, au mitan de ce cerisier, il y avait un grand garçon, à la mine riieuse, perché à chevauchons sur la maîtresse branche et en train de faire la cueillette. M'étant dissimulé derrière une haie, j'entendis la conversation suivante :

— Oh ! que de cerises ! s'écriait la fille en relevant la tête. Ça vous donne soif rien qu'à les voir !

— A votre service, Mélie ! répondait la voix mâle du jeune homme : venez, il y a place pour deux, et vous pourrez en manger à votre contentement.

— Je n'oserais, répliqua-t-elle en aissant sournoisement les yeux... Et puis c'est bien trop haut et vous n'avez pas d'échelle !

— Montez seulement sur le talus, Mélie, vous serez au niveau de la fourche des branches et je vous aiderai à y grimper... Vous verrez comme on est au frais là-haut !

Après s'être fait un peu prier, la belle fille se hissa sur la crête du talus ; le cueilleur de bigarreaux descendit sur la plus basse ramure et, d'un bras robuste, enlaçant la taille souple, aida la demoiselle à poser un pied sur la fourche du cerisier : après quoi, d'un coup vigoureux il l'eleva à bras-le-corps et l'installa près de lui sur la ramure pliante. Quand ils furent côte à côte, la jeune fille commença de picorer de-ci et de-là les cerises qu'elle croquait à belles dents. Le garçon la regardait, affriolé par ces yeux lui-

sants, ces lèvres mouillées et cette ronde poitrine qui le frôlait. Il profita même de ce que les deux mains de la fillette étaient occupées ailleurs pour lui poser sur le cou deux baisers qui la firent se trémousser et rire nerveusement.

— Vous êtes gourmand, vous, s'exclama-t-elle, et vous ne vous gênez pas !..

Mais il recommençait gaillardement et leurs éclats de rire se mêlaient aux notes flûtées des loriots qui fourrageaient, eux aussi, dans les cericiers du voisinage. Je voyais les deux jeunes têtes se balancer dans les feuillées, je percevais le susurrement des baisers, et je crus qu'il était décent de ne pas épier davantage ces deux amoureux qui prenaient leurs lèvres pour des cerises. Je m'esquivai donc discrètement, en songeant à l'Oaristys et en me repétant ces vers de Théocrite :

“O nymphe aux bruns sourcils, accole-moi de tes bras, et je mêlerai mes lèvres aux tiennes.

“Même dans un simple baiser il y a des délices de volupté !”

ANDRÉ THEURIET.

L'INVISIBLE

C'était un homme simple, sans vanité, qui s'ignorait lui-même. Ouvrier de talent, avec une âme d'artiste, il eût pu prendre rang dans la phalange des illustres, s'il en avait eu l'ambition hautaine et l'àpre volonté ; mais, né de rien il ne se figurait guère que sa destinée dût se modifier jamais, s'agrandir, se hausser jusqu'à la Renommée.

Et c'est pour cela qu'il ne sortit pas de l'ombre et végéta.

Patricien habile, il avait dégrossi, pour les fiers sculpteurs, cent blocs de marbre, dont la blancheur l'enchantait ; et cela, naïvement, consciencieusement, sans se dire une seule fois qu'il était peut-être capable, par un petit effort, de parachever l'œuvre et de s'affirmer comme statuaire, lui aussi.

Une telle pensée dépassait ses espoirs ; il n'avait pas d'orgueil.

Encore, il avait ciselé dans la pierre mille motifs d'ornementation pour les châteaux et le palais des riches, dont ceux-ci s'extasiaient ; mais, cela, toujours obscurément, anonymement, comme ces artisans primitifs qui ont laissé à la

postérité les chefs-d'œuvre des cathédrales gothiques, ajourées en dentelles, meublées de figures vivantes, sans même y attacher leur nom, ce qui les eût fait glorieux dans les siècles et n'eût été que justice.

Son travail lui plaisait et le nourrissait : que demander de plus ? Il s'estimait déjà heureux parmi les hommes de gagner sa vie par un labeur sans dégoût, sans ennui. Et il laissait aller les jours, taillant le marbre, fleurissant la pierre et chantant sa chanson du matin jusqu'au soir.

Il s'appelait Gunald et n'était pas laid à regarder.

Comme il avait trente ou trente-cinq ans, et que sa réputation était acquise de bel ouvrier, consommé dans son métier, il rencontra dans la vie le très célèbre dessinateur Barioli.

Ce dessinateur dessinait admirablement ; du bout de son crayon, ou bien de son pinceau trempé d'encre de Chine, il évoquait des mondes, faisait mouvoir des foules. De la sorte, il avait commenté les œuvres de grands maîtres de la littérature, Shakespeare, Dante, Rabelais et, d'autres encore, toujours avec le même éclat, la même étourdissante virtuosité. Visant plus haut encore et se haussant à Dieu, il avait interorété de son crayon vainqueur, les scènes de la Bible et du Nouveau-Testament.

Et, chaque fois, les amateurs, les critiques, les artistes mêmes, ses confrères, donc ses rivaux, s'étaient pâmés d'admiration à chaque production nouvelle ; et l'effort, pour être constant, n'en restait pas moins insoupçonnable, tant la facilité de ce maître était prodigieuse, l'exécution rapide, sans fatigue et sans gêne.

C'était alors, arrivé à ces sommets de gloire, que Barioli, ne doutant plus de son génie, compliquait son crayon d'un pinceau et s'absorba dans la grande peinture.

Il exposait bientôt des toiles de douze mètres, racontant de sublimes légendes. Mais il trouva dans ces tentatives une soudaine déconvenue, et les déboires commencèrent. Si le dessin restait parfait dans ces tableaux d'histoire, la couleur en était misérable, criarde, aveuglante, et d'effet désastreux : ces immenses placards colorés firent sourire les vrais peintres. C'était une revanche. Ils haussaient les épaules devant ces essais sans facture, aux prétentions grandioses ; et la gloire de Barioli en était sérieusement ébréchée.

Il en fut affecté jusqu'aux larmes, saigna dans son orgueil et maudit ses contemporains. Cependant, il persistait encore deux ou trois années de suite ; puis, reconnaissant que le résultat res-

tail le même, c'est-à dire sans bonheur, il renouça, séduit d'ailleurs par une autre fantaisie.

C'était la sculpture qui le tentait à présent. Il voyait, par avance, réalisées, fixées dans la dureté du marbre impérisable ses conceptions dessinées, ses créations fugitives, tracées par son crayon demeuré impeccable.

En secret, il pétrit la glaise, s'engagea dans cet art nouveau ; hélas ! il fut forcé bientôt de l'avouer lui-même, l'exécution ne répondait pas au rêve, et ses ébauches demeuraient informes, gauches, sans vérité. Encore une fois le métier faisait défaut.

Ce fut à cette époque qu'il rencontra Gunald, le praticien expert, le ciseleur de pierre à la main sûre. Il comprit qu'en cet homme était le salut de son espérance. Il l'attira chez lui, lui offrit une association, où lui, Barioli, serait tout, et où l'autre, Gunald, ne serait rien ; mais, où ce dernier serait rétribué d'une large manière, argent sur table.

Tenté par l'or, Gunald accepta. Il accepta de travailler à la gloire d'un autre, d'interpréter dans la matière solide les rêves crayonnés de celui qui devenait son maître.

Aussitôt il fut installé dans l'atelier de Barioli, et commença pour lui sa collaboration anonyme.

Si quelqu'un frappait à la porte, sur-le-champ Gunald disparaissait, s'allait cacher dans un réduit obscur qui prenait son peu de jour sur l'atelier même.

De là, voyait, sans être vu ; il entendait. Il voyait Barioli, déposant l'ébauchoir qu'il n'avait pris en main que pour le visiteur, expliquer son œuvre d'un coup de pouce nonchalant, il entendait le murmure admiratif des amateurs charmés, des critiques redevenus sans amertume, les encouragements sincères des confrères, oubliant un instant les jalousies du métier.

Et Barioli, affectant la modestie, remerciait, semblait douter encore. Il avait eu, disait-il, tant de chagrin, à propos de ses essais de peinture qu'il hésitait, à présent, à produire ses glaises, ses cires, ses plâtres... Est-ce qu'on sait ?

Mais tous le reconfortaient, lui prophétisaient le grand succès, l'enthousiasme des foules. Et l'artiste, hésitait encore, disait oui, disait non, s'étalait, pour lui, Gunald, s'étalait hypocrite, sans scrupule et menteur. A cet exercice, Gunald n'apprit pas à estimer l'humanité.

De son trou, curieusement, il considérait les gens survenus ; et bientôt il les connut tous, de visage, de voix, sans qu'aucun le soupçonnât jamais d'exister dans son ombre. Pendant dix ans,

Barioli fut célèbre comme un grand sculpteur. Il triompha. C'était admis, vérité courante, s'il ignorait la couleur, il possédait superbement la forme ; et la maîtrise de son dessin se retrouvait dans sa sculpture.

Pendant dix ans, il conquit des médailles, des rubans, les honneurs, fut grand, envié ; et cependant toute cette nouvelle gloire reposait sur un odieux mensonge. Il se la payait à tant par mois, en or sonnaut, tombé aux doigts de Gunald insouciant.

Cet homme bizarre s'embarassait peu du destin de son œuvre, adoptée et signée par un autre. Désormais, il vivait bien ; ne connaissait plus la gêne, touchait régulièrement des émoluments de chef de division dans quelque ministère. N'était-ce pas assez ! Et le travail était facile encore et l'ennuyait pas...

C'était vraiment bien beau, plus qu'il n'avait jamais osé espérer, en somme... Oui, bien beau ; trop beau sans doute, car cela ne dura pas.

Subitement, Barioli mourut.

Il y eut grande foule chamarrée à ses obsèques ; six discours furent prononcés devant sa tombe ouverte, par six voix les unes plus émuees que les autres. L'art national était en deuil ; un grand statuaire était mort ; car, depuis longtemps la gloire du dessinateur s'était noyée dans la gloire du sculpteur, et c'était son œuvre de pierre qui demeurait maîtresse... Puis la foule s'écoula, pensive.

Mais, dans les groupes, on célébrait encore le génie du défunt.

Or, Gunald présent, avait des idées tristes. Il se retrouvait sur le pavé, n'ayant jamais songé à placer de l'argent ailleurs que dans la fantaisie ; il était oublié de ceux qui l'employaient jadis, ayant disparu trop longtemps. Il n'était plus jeune, et Barioli l'avait omis dans son testament.

Les jours suivants, il réfléchit qu'après tout la mémoire du mort lui devait bien quelque chose. Il alla trouver les héritiers, leur dit simplement la vérité et fut mis à la porte comme un fou dangereux.

Il s'exaspéra et prit un parti. Il se présenta chez les anciens amis de son maître, chez tous ceux qui venaient à l'atelier, qu'il connaissait si bien, pour les avoir considérés de sa lucarne, sans être vu lui-même. A ceux-ci encore, il révélait la supercherie ; leur prouva sa véracité en leur rappelant certaines conversations, certains faits qu'il avait surpris de son ombre. Ils l'écoutèrent, secouant la tête, ne pouvant douter. Cer-

tains lui offrirent un léger secours qu'il refusa, ne voulant plus que la justice, mais tous furent unanimes à dire qu'il serait odieux de flétrir une mémoire auguste, d'attenter à la gloire serene d'un grand mort, et il fut congédié. Il s'en fut, le front bas, et disparut tout à fait. Nul ne sait ce qu'il est devenu. Mais qu'importe ? l'œuvre de Barioli demeure impérissable.

MAURICE MONTÉGUT.

L'APPARENCE DE LA SANTE

Dans le langage médical, on emploie beaucoup le mot anémise, qui veut dire tout simplement ; absence, pauvreté du sang. L'anémie n'est pas une maladie proprement dite, mais une disposition qui se rencontre dans la plupart des maladies chroniques. En effet, dans presque toutes les maladies, on peut constater que le sang est appauvri à un degré plus ou moins marqué. Il y a des gens qui sont fortement anémiques, sans avoir perdu l'apparence de la santé, sans avoir maigri, mais le moindre travail, la plus légère occupation fatiguent à l'excès. A ces personnes on conseillera les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui rendent au sang épuisé sa force, sa couleur et sa richesse. Dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 bureau de poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon, 1703 rue S. e. Catherine.

Faites abonner vos amis au REVEIL.



TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du RÉVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, a moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS
ET IMPRIMEURS,

1755 et 1757 Rue Notre Dame,
...Montreal.

La maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet du

Grand Livre à Feuilles Mobiles
(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment
Complet de Papeterie.

POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur !

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA